

LIVRES



E t h n o p s y c h i a t r i e

**Enfants d'ici venus d'ailleurs.
Naître et grandir en France** Marie-Rose Moro

La Découverte, 2002, 192 p., 15 euros

**Le sujet nomade. Lieux de passage
et liens symboliques** Aboubacar Barry

L'Harmattan, coll. Santé, sociétés et culture,
2003, 274 p., 22,50 euros

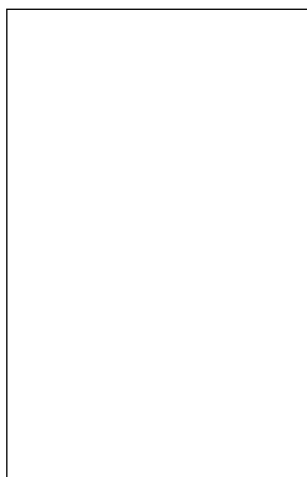
► L'immigration, c'est d'abord une somme d'histoires personnelles. Souffrance du déracinement pour certains, bien entendu, mais aussi "choc des cultures", pour reprendre une expression bien galvaudée ces temps-ci, à l'intérieur d'une seule personne, dans son moi intime. L'ethnopsychiatrie, ou la psychothérapie transculturelle, terme que semble préférer Marie-Rose Moro, prend ainsi en compte la différence culturelle des familles étrangères immergées dans une société où

leurs valeurs et leurs pratiques sont susceptibles d'entrer en conflit, ou à tout le moins en contradiction, avec les valeurs et les usages dominants. Les méthodes thérapeutiques de Marie-Rose Moro, psychiatre d'enfants et d'adolescents à l'hôpital Avicenne de Bobigny, et celle d'Aboubacar Barry, psychologue au Centre hospitalier de Lagny-Marne-la-Vallée, s'inscrivent dans cette relativement jeune tradition.

Enfants d'ici venus d'ailleurs est une synthèse facile d'accès, même pour les non-spécialistes. L'auteur, tenante d'une ethnopsychiatrie bien tempérée, c'est-à-dire sans les excès d'un certain essentialisme qui parfois enferme les patients d'origine étrangère dans leur culture, souligne à quel point la société française a du mal à prendre en compte la différence culturelle au nom d'un universalisme antiraciste un peu abstrait. Mais en même temps, elle n'enferme pas les enfants dans leurs seules origines, elle ne les assigne

pas à "résidence culturelle", elle prend également en compte les difficultés propres à l'adolescence, les conflits de générations que l'on trouve dans les familles de toutes origines, les traumatismes de vie découlant de la migration, du déracinement, de l'exil... Elle insiste beaucoup sur le thème du métissage, sur la capacité psychologique des familles métissées à concilier culture d'origine et culture d'ici. Ce faisant, elle se démarque de l'ethnisation sans retenue que l'on reproche parfois à l'ethnopsychiatrie.

Avec *Le sujet nomade*, Aboubacar Barry échappe lui aussi à ce reproche, ne serait-ce que par ses prises de position virulentes contre les errements de certains de ses collègues, contre ce qu'il appelle "l'exotisme à deux sous" (on en a eu l'écho dans *H&M* n° 1233, septembre-octobre 2001).



Son livre s'adresse cependant à un public plus averti, même si le profane y trouvera de nombreuses pages limpides sur les rites africains de mise au monde, sur la puberté et l'adolescence, sur les enfants des rues dans les villes africaines, sur... la myopie de l'auteur dans sa jeunesse ! Il explore lui aussi l'itinéraire psychologique des migrants, du lieu de naissance au lieu de l'exil, ainsi que les troubles de la filiation et de la transmission que ce voyage,

mental mais aussi bien réel, peut provoquer.

À la lecture de ces deux livres on comprend en tout cas à quel point l'ethnopsychiatre ne peut se passer d'une connaissance intime, mais aussi empathique, et pas seulement livresque, désincarnée, des cultures de ses patients. On comprend également qu'il ne peut pas faire de la différence culturelle l'explication de tous les maux qu'il est amené à soigner.

Philippe Dewitte

le titre : *État, nation et immigration. Vers une histoire du pouvoir* (Belin, 2001 – cf. *H&M* n° 1233, septembre-octobre 2001).

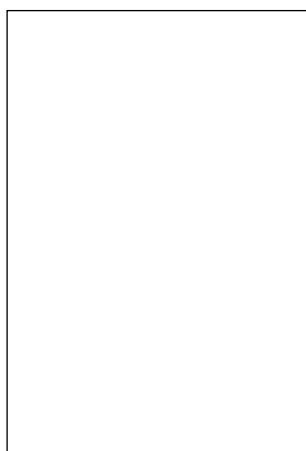
Avec *L'Atlas de l'immigration*, l'historien délaisse un temps l'épistémologie et se lance dans ce qu'on appelle parfois avec un peu de condescendance la "vulgarisation de qualité". *L'Atlas*, c'est les conclusions des analyses politiques du *Creuset*, plus les recherches entreprises depuis par de nombreux historiens, plus les données statistiques, économiques, sociales, démographiques de la France sur deux siècles, le tout présenté sous la forme attractive de cartes, graphiques et autres camemberts. C'est donc du Noiriel à la portée de tous, qui permet de comprendre en un coup d'œil des réalités complexes : l'ascension sociale, génération après génération, des immigrants et de leurs enfants ; l'origine géographique des réfugiés ; la place des femmes ; le degré de pratique religieuse chez les jeunes... Le tout est accompagné de courts textes en encadrés, souvent destinés à combattre les idées reçues ou à mettre l'accent sur des réalités méconnues, là où la cartographie et les schémas ne suffisent pas : "*Les immigrants de deuxième génération n'existent pas*" ; "*L'école a d'abord été une barrière*" ; "*La violence d'État*" ; "*Qu'est-ce que la distance culturelle ?*"

L'histoire de l'immigration fait désormais l'objet de réalisations grand public : collections de poche, *digests*, dossiers de magazines, documentaires de télévision. Aujourd'hui un atlas et

Historiographie

Atlas de l'immigration en France. Exclusion, intégration... Gérard Noiriel

Autrement, 2002, 64 p., 13 euros



► L'immigration est aujourd'hui en passe de devenir partie intégrante de l'historiographie française, ce qui n'était pas si évident il y a encore une vingtaine d'années. Car l'histoire des dominés – des femmes, de la classe ouvrière, des colonisés... – a toujours eu du mal à trouver sa place dans l'univer-

sité, puis dans l'enseignement primaire et secondaire, puis dans la mémoire collective. Un des grands mérites de Gérard Noiriel, c'est d'avoir inauguré, en 1984, avec *Longwy, immigrants et prolétaires* (Puf), une série d'études historiques ayant pour sujet central les immigrants. Avec *Le creuset français* (Seuil, 1988 – cf. *H&M* n° 1115, octobre 1988), il a étendu le champ de sa réflexion et de ses recherches à l'histoire de la nation, de l'État et du pouvoir, avec toujours, comme fil conducteur, la place de l'immigration dans la société, la relation de la nation à l'Autre, à l'étranger... et comme cadre de réflexion les travaux de Weber, Foucault, Bourdieu. C'est également dans cette veine qu'il faut signaler, entre autres, le recueil de textes et d'articles publiés sous

demain, pourquoi pas, une bande dessinée ou un roman pour la plage... en attendant les programmes et les manuels scolaires, qui peinent toujours un peu lorsqu'il s'agit d'accompagner l'évolution de la société. Espérons que la démocratisation

de ce savoir contribuera, à sa modeste place, à changer l'image que les Français se font de leur pays, de cette terre d'immigration qui s'ignore, à faire en sorte que la société accepte la réalité de son métissage multiséculaire.

Ph. D.

commun et en paix dans ce monde, c'est l'évidence". Ce nouvel imaginaire tire sa substance ici de plusieurs sources. Lointaines, avec Christophe Colomb, La Casas, Thomas More et surtout Montaigne, plus proches avec le Marx du *Manifeste* ou Hannah Arendt et ses *Origines du totalitarisme* et d'autres qui aujourd'hui, comme Edouard Glissant, Serge Gruzinski, Jean-Loup Amselle, Daryus Shayegan... ont le "courage" d'*assumer un imaginaire actif des mondes, face aux pensées mortes, mortes de peurs et de haines*".

Mais, prévient Edwy Plenel, *"le métissage ce n'est pas une fusion, l'addition d'un et d'un, la rencontre de deux identités dans l'illusion de leurs puretés originelles, encore moins un croisement d'espèces et de genres où la biologie aura sa part. Non, le métissage, c'est une politique. Et, plus précisément, une politique de résistance"*.

Mustapha Harzoune

Métissages

La découverte du monde Edwy Plenel

Stock, 2002, 410 p., 21,30 euros

► Le directeur de la rédaction du *Monde* a entrepris en 1991 de suivre, à près de cinq cents ans de distance, les traces de Christophe Colomb. Cela a donné lieu à une série de reportages publiée à l'époque par son journal et aujourd'hui rassemblée dans *La Découverte du monde*. Mais le véritable propos du journaliste tient dans les cent pages inédites qui ouvrent ce livre placé sous le sceau de son *"inquiétude"* face à *"la guerre des mondes"* qui se profile, et d'une mise en garde *"face à la confusion des esprits qui voudrait nous enrégimenter dans le Grand Un mortifère des causalités univoques ou nous enfermer dans le Grand Même délétère des appartenances univoques"*. Emboîtant le pas de l'illustre Génois, artisan de cette découverte d'un Monde Nouveau qui inaugurerait *"cette modernité où se fondent l'universalité de la pensée et l'humanité de l'espèce"*, Edwy Plenel plaide ici, à la suite de Montaigne, pour l'*"homme mêlé"*.

Brocardant les médiatiques Comte-Sponville et Luc Ferry, l'auteur alerte le lecteur sur la banalisation de *"l'imaginaire d'extrême droite"* et, après *"une lecture au plus près des textes, décryptage aussi déprimant que minutieux"*, il épingle Renaud Camus, et accessoirement Michel Houellebecq, ici présentés comme les contempteurs du métissage par *"peur du monde et crainte de l'étranger"*. Il dénonce les renoncements du politique : sa résignation *"aux passions communes"* et sa conversion *"aux peurs ordinaires"* patentes dans le débat sur l'immigration où, *"du refus d'assumer la nécessité et l'apport de l'immigration, on est passé à une vision fantasmatique des mouvements migratoires"*.

Ce débat serait d'ailleurs *"le premier champ de bataille où se jouent nos guerres d'imaginaires, entre répétition d'un roman national et invention d'un poème mondial"*. Edwy Plenel le dit d'entrée et avec plus de force : *"Qu'il faille fonder un nouvel imaginaire pour arriver à vivre en*

Altérité

Le malentendu

Traduit de l'italien par Annemarie Sauzeau

Franco La Cecla, préface de Marc Augé, Balland,
2002, 163 p., 14,50 euros

► L'auteur, anthropologue italien partagé entre Palerme et Paris, ancien élève d'Ivan Illich et de Michel Foucault, présente avec *Le malentendu* son premier livre traduit en français, une réflexion stimulante sur l'altérité. Partant des travaux de V. Jankélévitch (celui du *Le je ne sais quoi et le presque rien*), le malentendu ne se réduit pas à un défaut de la fade et triomphante communication, mais est plutôt une chance, celle de la rencontre. Cet événement, ce "lubrifiant des rapports interpersonnels", selon le mot du philosophe français, seul le temps le sauvera, en permettant aux uns et aux autres de renouer avec la "conscience de l'expérience de l'autre". Au temps, comme solution au malentendu (V. Jankélévitch), l'auteur, en ancien urbaniste qu'il fut, ajoute une dimension spatiale. Selon lui, "on peut habiter le malentendu et en faire une zone de respect, un 'coussinet amortisseur' de la relation à autrui".

Revenant sur les ghettos juifs et illustrant son propos par l'expérience des *Little Italies* ou des *Chinatowns*, le ghetto "est une façon de limiter le malentendu interculturel, et de le gérer en se servant de l'espace urbain". Ainsi, serait-il "le malentendu par excellence", parce qu'il cacherait "sous un terme négatif quelque chose

de très utile". Ce mode de gestion du rapport à l'autre, cette forme de résistance à une assimilation rapide ou ces simulations d'identité... créent "un espace pour la rencontre, pour le pacte qui doit s'en suivre". Ce n'est pas de la fermeture et du repli sur soi mais bien de la rencontre dont l'auteur fait ici l'éloge, à travers le malentendu et ses transpositions spatiales et urbaines. Une rencontre qui ne va pas de soi et qui exige ces "acrobaties" de la part d'un groupe (minorité culturelle, linguistique, ethnique, immigrés...) pour "rendre sa présence élastique et apte à la contradiction sociale". La "fragmentation", repérable dans les grandes villes américaines par exemple, n'est plus pour l'auteur assimilable au malentendu ; il en marque la fin, la disparition, sa mutation en "peur", alors, "l'espace physique n'est plus perçu comme seuil mais comme barrière". Fustigeant le discours sur l'intégration, Franco La Cecla marque bien la différence entre ce qu'il nomme "ma découverte 'positive' du ghetto" et "ces lieux de haine, de marginalisation et de violence" que seraient "les banlieues parisiennes". "Une banlieue n'est pas un ghetto, c'est bien pire. C'est un lieu auquel on a soustrait le temps, c'est une périphérie où la temporalité relationnelle avec la ville est totalement

impossible, c'est le lieu off limits de la réclusion, l'espace du refoulement physique des différences".

Et, sur cette question essentielle aujourd'hui, celle de la place de l'islam dans les sociétés européennes, l'auteur diagnostique que "l'islam tourne au fondamentalisme précisément là où l'Occident a perdu son caractère multiculturel et multiconfessionnel".



Après l'éloge du ghetto, l'auteur loue la frontière. Non pas la ligne de démarcation (caractéristique du "mythe de l'intégration", ligne tracée par on ne sait quelle instance supérieure et soupçonneuse, et qui très vite se transforme en tranchée), mais la frontière comme "filtre et séparation, lieux où se présentent deux identités", "sorte de terrain vague" flou et incertain. Elle s'apparente plutôt aux marchés traditionnels, comme lieux de la mise en scène et de la rencontre des différences, ou, aujourd'hui, aux villes-mondes. La frontière est alors lieu de malentendu, c'est-à-dire "un parcours de la connaissance

dans le temps. Mieux, elle devient "identité" et Franco de Cecla rejoint E. Glissant, P. Chamoiseau et d'autres dans la tentative de dégager une "troisième voie entre universalisme et fanatisme localiste",

celle de la "créolité", du métissage et de la "démonstration qu'il n'y a pas d'identité fixe, que l'identité n'est pas une limite mais une ressource de vie".

M. H.

Littérature

Intouchable Traduit de l'anglais (Inde)
par Simone Manceau

Narendra Jadhav, Fayard, 2002, 350 p., 19 euros

► "Aujourd'hui, dans le monde, un homme sur six est indien et un Indien sur six est, depuis toujours, un intouchable, un dalit." Ainsi s'ouvre le récit de Narendra Jadhav. En application de la tradition hindouiste, le système des castes dont la trace littéraire la plus ancienne remonte à plus de mille ans avant Jésus-Christ, les intouchables ont été longtemps (entre autres stigmatisations méprisantes) obligés de porter des pots d'argile autour du cou pour que leurs crachats ne polluent pas la terre et de balayer derrière eux pour effacer les traces de leurs pas censés salir les bien nés. L'"intouchabilité" a été abolie par la Constitution indienne de 1950 et l'un de ses rédacteurs ne fut autre que Babasaheb Ambedkar, lui-même issu des hors-castes, médecin devenu une personnalité politique de premier plan, l'*alter ego* du Mahatma Gandhi. Malgré les politiques volontaristes de l'Inde indépendante, la discrimination n'a pas disparu. Signé par un haut fonctionnaire du ministère indien des Finances, diplômé des universités étasuniennes, long-

temps cadre du FMI, ce récit en est l'illustration.

C'est en réalité en 1993 que Narendra Jadhav prend l'initiative de mettre en forme et de faire paraître en Inde et en *marathi* (la langue parlée dans la province du Maharashtra sur la côte Ouest du sous-continent) le journal de son père. Le succès est immédiat dans le pays. Il semble bien que le traumatisme provoqué par l'exclusion, l'admiration et l'affection que l'auteur porte à son père, Damu, et à sa mère, Sonu, l'attachement intransigeant qu'ils ont accordé aux valeurs d'égalité malgré leur pauvreté et leur analphabétisme, une volonté farouche de conserver la mémoire de leurs combats, la persistance des inégalités et des préjugés, aient conduit l'auteur à récidiver en adaptant l'histoire familiale à une forme plus personnelle.

La partie la plus longue du roman familial raconte l'histoire de Damu et Sanu ; à la manière d'une littérature au magnétophone, ils parlent tour à tour pour raconter leur vie de Mahars, un sous-groupe d'intouchables : c'est une description

vivante et précise de l'humiliation la plus radicale qui soit, mais aussi du combat des intouchables sous la houlette du docteur Ambedkar. Une vie tout autant obsédée par la recherche du travail et de la nourriture que par un formidable désir de dignité. Lorsque cette partie s'achève, on s'est attaché aux personnalités singulières de ce couple, on a participé aux grandes manifestations non violentes (les *satyagraha*) des *dalits*, on a également assisté à la naissance des six enfants de Damu et Sanu (dont notre auteur), à leur éducation et à leur vertigineuse promotion économique et sociale.

Puis, Narendra Jadhav reprend la main dans une partie intitulée "La formation de la deuxième génération", dans laquelle il évoque de façon lucide et émouvante sa propre expérience de fils de paria devenu "VIP" (notamment dans un temple jusque-là interdit aux siens), l'amour de ses parents, prenant acte à la fois de sa filiation et de l'irréparable séparation générationnelle. Narendra Jadhav

fait œuvre d'honnête homme en cherchant à expliciter le sens de sa démarche : il "s'étudie" avec pudeur mais sans tabou et pose avec délicatesse sur le plateau de notre commune humanité l'idée que sa promotion sociale restera d'une extrême fragilité tant que le système des castes n'aura pas été

abandonné, non seulement par les textes législatifs, ce qui est le cas, mais aussi par les croyances et les mentalités des gens de son pays. Un témoignage d'une profonde universalité malgré l'écart culturel. Presque une leçon à méditer ici et maintenant.

Chérifa Benabdessadok

La fiancée d'Odessa Edgardo Cozarinsky

Nouvelles traduites de l'espagnol (Argentine)
par Jean-Marie Saint-Lu, Actes Sud, 2002, 161 p., 19,9 euros

► Edgardo Cozarinsky est né en Argentine en 1939. Petit-fils d'immigrés juifs fuyant les pogroms russes de la fin du XIX^e siècle, il a grandi à Buenos Aires avant de venir s'installer à Paris en 1974. Cinéaste, il est aussi, comme écrivain, l'auteur de deux essais sur Jorge Luis Borges et Henry James. Après *Vaudou urbain* (Bourgeois, 1989) et *Le violon de Rothschild* (Actes Sud, 1996) ce recueil de nouvelles est sa troisième œuvre de fiction. E. Cozarinsky appartient à une génération où la littérature constituait encore la première ouverture sur le monde. Voilà pourquoi peut-être ses personnages ne peuvent s'appréhender qu'à travers la fiction romanesque. Aucune autre clef ne pourrait ouvrir sur ces existences marquées par l'exil, l'appartenance à des diasporas nombreuses, russe, juive ou argentine, le mélange poussé parfois jusqu'à la contradiction, les identités mêlées, les mémoires obscures et les tragédies totalitaires du siècle dernier. Ici, le passé n'est pas une belle et rectiligne avenue. Il emprunte des chemins sinueux, au sol couvert

d'aspérités qui laissent certes les corps meurtris, mais fait les âmes belles. L'Histoire y est horizontale, confuse et foisonnante, souterraine autant qu'incertaine, mais toujours irréductible à des théories globalisantes, sèches et verticales. Dans *Hôtel d'émigrants*, l'auteur mêle recherche documentaire et fiction, passé et présent. Si l'enquête menée par le narrateur se déroule aujourd'hui, l'histoire, elle, se situe à Lisbonne en 1940. Les candidats à l'émigration fuyaient alors la nuit nazie. En s'éloignant vers un autre continent, ils voyaient s'éteindre "les dernières lumières de l'Europe". Ils emportaient avec eux un monde fait de vies entrecroisées, peuplé de personnages obscurs et de secrets annonciateurs d'existences équivoques. Exilée avec son époux en Argentine, *La fiancée d'Odessa* raconte aussi l'histoire d'une bifurcation fondatrice. Celle de cette audacieuse fiancée qui a préféré fuir les rives ukrainiennes de la mer Noire pour la pampa argentine. Son geste deviendra secret de famille, passant de génération en génération,



par les femmes et uniquement par elles. L'histoire de l'aïeule sera transmise "comme un savoir dangereux, interdit peut-être". Pourtant, un siècle après, ce secret est révélé à l'arrière petit-fils, ultime descendant sans progéniture de ce couple d'émigrants russes. Faut-il dénoncer l'identité usurpée par l'aïeule ou raconter ? Où est la vérité ? Pour E. Cozarinsky, l'appartenance à une communauté de destins et la foi en cette appartenance priment sur tout.

La plupart des personnages de ce recueil sont en transit. Chassés et persécutés par l'Histoire, ils sont constamment confrontés à l'impermanence des choses, à la mort ("Vue sur un lac, à l'aube" ou "Amours obscures"), à la liberté ("Jours de 1937") ou à la tromperie ("Budapest"). Ainsi, les existences et les vérités seraient, comme la vie elle-même, relatives et incertaines et supporteraient bien une salutaire dose de scepticisme...

M. H.

L'Oasis cachée Ibrahim al-Kony

Phébus, 2002, 181 p., 18 euros

► Dans ses romans (*Poussière d'or*, paru chez Gallimard en 1998, *Eherbe de la nuit* et *Le saignement de la pierre*, édités en 2000 et 2001 par L'Esprit des péninsules), Ibrahim al-Kony, touareg libyen partagé entre Suisse alémanique et désert saharien, parle des affaires du monde les plus actuelles en s'inspirant de la vie au désert et de récits, en apparence anodins. Ici, l'écrivain est au plus près des tensions qui marquent "le passage à l'Ouest de l'islam" (Olivier Roy), et nous donne un roman iconoclaste dans le ronron de la littérature arabe, un texte désenclavé et ouvert, *ad libitum*, sur le monde.

L'histoire est banale, tant sont légions les destinées contrariées par les devoirs de la chefferie, en terre africaine ou ailleurs. Un homme, devenu malgré lui chef de sa tribu, voit sa vocation de poète, son amour et, au soir de sa vie, sa passion pour le chant d'un oiseau, contrariés. Mais, selon une prophétie, le défunt, après avoir été possédé de son vivant par la tribu, la possédera à son tour dans la mort. Son trépas bousculera la loi de la tribu. Cette loi qui, selon "l'intemporel" Ammamma, a tué le chef, aussi sûrement que ce "couteau qui a pour nom : cela ne se fait pas". Rapportées par la bouche d'une jeune vierge qui deviendra la prêtresse du tombeau, les prophéties du chef se succèdent et bouleversent l'ordre ancestral, à commencer par cette

décision prise par les anciens de séjourner à jamais près du tombeau du défunt et donc de renoncer à l'errance désertique.

Dans ce dialogue souvent énigmatique – fait de légendes, d'anciennes sagesses et de paraboles – entre le monde des vivants et l'"Autre monde", l'augure de la tribu accomplira, guidé par le défunt chef, un voyage "vers la hamada du couchant". Ce voyage constituera pour lui une épreuve nécessaire pour se "défaire de l'antique fardeau", pour se "libérer des chaînes de la raison", et cesser de "s'identifier toujours au peuple de la hamada du levant et [de s'agripper] encore aux chaînes de l'esclavage".

La quête de l'oasis cachée devra-t-elle emprunter cette direction, ou



bien serait-elle là où, autour de la tombe du chef défunt, est née une oasis prospère ? Ibrahim al-Kony, ce berbère qui a appris à écrire en arabe à l'âge de douze ans, a choisi, sans rien renier de lui-même, de s'ouvrir à l'universalité en plaçant son roman sous l'égide de Pascal, Faulkner, Schopenhauer, Virgile, et de penseurs chinois et hindous.

M. H.

La discipline de l'amour Traduit du portugais par Maryvonne Lapouge-Pettorelli

Lygia Fagundes Telles, Rivages, 2002, 167 p., 15,5 euros

► Le récit se fait sur le mode de la remarque, presque de l'annotation. Les événements se succèdent. Parfois l'auteur ne s'attarde guère et effleure à peine les choses ou, au contraire, prend un prétexte – une chatte par exemple – pour décliner quelques considérations sur la vie, pour nous faire entendre ses pérégrinations... Celles-ci dévoilent par petites touches des bribes de la réalité brésilienne.

Se mêlent dans cette sorte de chronique des amorces de philosophie sur l'humain, le paraître, la folie...

Se suivent des jours, des lieux, des événements, des portraits, des épisodes elliptiques apparaissant par le biais du petit écran.

Des fragments jaillissent et s'éteignent ou s'éteignent à peine évoqués. Une image, une phrase, peuvent s'offrir à l'imagination, devenir une aubaine pour flâner par la pensée. Les souvenirs et les impressions se mélangent, prennent place aux côtés de rencontres insolites et donnent un texte où s'exprime une belle sensibilité.

Abdelhafid Hammouche